

BIBLIOTHÉQUE
CHOISIE
DES POÈTES FRANÇOIS
JUSQU'À MALHERBE.
TOME III.

A PARIS,

ANT.-AUG. RENOUARD, TREUTTEL ET WÜRTZ, LEFÈVRE,
rue de Tournon, n° 6. rue de Bourbon, n° 17. rue de l'Éperon, n° 6.

1824.

.....

LA BORDERIE.

La parfaite Amye d'Antoine Heroet venoit de paroître, et ce poëme, nouveau quant au fond, avoit valu à son auteur une grande réputation, lorsque le seigneur de La Borderie, né en 1507, se distingua à son tour par *l'Amye de court*. Cet ouvrage est composé dans des principes tout opposés à ceux d'Heroet ; on y trouve une imagination plus riche, plus de gaité, et plus d'intérêt dans les détails.

L'Amye de court est une espèce de coquette qui recherche avec avidité l'hommage de tous les hommes, sans jamais s'attacher à aucun. Selon elle, cet amour tant chanté par les poètes n'a existé que dans leur imagination, c'est une pure chimère ; aussi ne se fait-elle aucun scrupule de se moquer de ces amants transis qui passent leur temps à déplorer les rigueurs de leur belle. Je crois, dit-elle,

Je crois le tout n'estre que poésie,
Ou, à mieux dire, humaine frénésie.

Dès ses jeunes ans, elle mit tout en usage pour plaire ; elle se vit entourée d'une nombreuse cour : de pareils triomphes avoient de quoi flatter sa vanité ; mais son cœur resta insensible, parce qu'elle avoit eu, nous dit-elle, la sage précaution de le loger dans la *tour de fermeté*, dont la garde étoit commise à *Honneur, Crainte et Innocence*, et à la défense de laquelle veilloit *Chasteté, Foy, Tempérance*, etc.

La Borderie fut disciple de Marot, qui l'estimoit beaucoup et l'appeloit son *mignon*.

Quelques biographes ont pensé que La Borderie, qui a composé *l'Amye de court*, n'est pas le même que l'auteur du *Voyage de Constantinople*, qui étoit le seigneur de Borderie. Cependant ce *Voyage de Constantinople* se trouve imprimé, avec *l'Amye de court*, dans un recueil intitulé *Opuscules d'amour, par Heroet, La Borderie et autres divins poètes* (Lyon, Jean de Tournes, 1547); et les deux pièces portent le même nom d'auteur, *le seigneur de Borderie*. C'est par cette raison que nous avons cru devoir également placer dans notre recueil, à la suite des fragments de *l'Amye de court*, la pièce entière qui a pour titre : *Discours du voyage de Constantinople, envoyé dudit lieu à une demoiselle de France*. Cet ouvrage est en vers de dix syllabes; il offre de l'intérêt, et la versification en est souvent heureuse de tournure et d'expression.

 COMMENT LES FEMMES

DOIVENT ENVISAGER L'AMOUR.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

JE m'ébahis de tant de faux esprits ,
 Se complaignant d'amour estre surpris ,
 De tant de voix piteuses et dolentes ,
 Qui plaintes font des peines violentes
 Qu'un Dieu d'aimer, comme ils disent, leur cause.
 Je ne sçaurois bien entendre la cause
 De cette peine, encore moins sçavoir
 Quel est en eux de ce dieu le pouvoir ;
 Quel est son arc, qui fait si grandes bresches ,
 Ni de quel bois peuvent estre ses fleches.
 Je ne l'ai point ni pour archer connu,
 Ni pour enfant qui soit aveugle ou nu ;
 Et de sentir ne fus oncque sujette ,
 S'il brusle en flamme, ou s'il blesse en sargette.
 Je crois le tout n'estre que poésie ,
 Ou, à mieux dire, humaine frénésie.
 Or donc, ce mal qu'on trouve tant amer ,
 Le nomme dieu qui le voudra nommer.
 J'appellerai telle divinité
 Plutost folie ou infélicité ,
 Pour tous ceux-là qui s'en laissent saisir ,
 Et pour moi seule agréable plaisir ;
 Pour moi, qui sçais comme il la faut conduire ,
 Et son tourment en liesse réduire.

Et supposons qu'il le faille dieu croire,
Lors je mettrai mon trophée et ma gloire
A pouvoir vaincre, étant femme mortelle,
Par artifice, une déité telle.
S'il est volant, je sçais le filet tendre,
Pour tel oiseau attraper et surprendre;
Et s'il a l'œil bandé, je le débände,
Et lui fais voir, parmi toute sa bande,
Que je suis seule exempte de ses armes,
Que je ne crains ses assaux et alarmes.
Jeune, Dieu sçait combien prompt j'étois
Croire le bien que de moi j'écoutois !
L'on n'en pouvoit tant dire, que mon âge
Ne cuidast bien en avoir davantage.
Je mettois peine à porter proprement
Mes blonds cheveux et mon acoustrement,
A posément conduire mes yeux verts
Pleins de douceur, ni peu ni trop ouverts.
Vrai est que lors je n'avois point d'envie
D'estre priée, et moins d'estre servie :
Je ne sçavois si priere et service,
Comme je sçais, étoient vertu ou vice.
Mais ma beauté, qui crut en très-grand prix,
En peu de temps me l'eut assez appris.
Gagnant les cœurs d'une grand' multitude
De serviteurs, qui mettent leur étude,
Chacun pour soi, d'avoir ma bonne grace,
Je retiens tout, et personne ne chasse,
Fondant ma gloire et louange estimée,
Sans aimer nul, estre de tous aimée.

Depuis le temps, dames, que je me hante,
 Je me connois ; de moi je me contente :
 Je me sens forte, instruite et bien apprise,
 Pour prendre autrui, et n'estre jamais prise.
 Toujours la dame, à qui nul ne s'adresse,
 Qui des amans avisés fuit la presse,
 S'anonchalit, et tant se laisse aller,
 Qu'il ne lui chaut de bien ou mal parler,
 De décorer son corps ni son esprit :
 Par quoi sa grace en peu de temps périt.
 S'il est donc vrai que ceux-là qui me servent,
 En ma beauté eux-mesmes me conservent,
 Pour durer belle, il m'est doncque permis
 De recouvrer infinité d'amis.

Toutes les fois que l'un j'entretiendrai,
 Pour ami seul de bouche le tiendrai,
 Et non de cœur ; car je résous ce point,
 D'amis aimés jamais n'en avoir point :
 Mais je feindrai, selon mon assurance,
 Toujours douter de sa persévérance,
 Faisant semblant craindre qu'il me lairra,
 Ayant eu ce que jamais il n'aura ;
 Qui me sera une apparente excuse,
 Si le parti qu'il prétend, je refuse.
 Lui, sur ce point, qui demi-mort sera,
 Par ses sermens jamais me laissera ;
 Nous mentirons tous deux à bien jurer,
 Moi de l'aimer, lui de persévérer.

S'IL EST PERMIS

A UNE FEMME DE RECEVOIR DES PRÉSENTS.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

Si quelqu'un vient ici pour me reprendre,
Que je ne puis honnestement rien prendre,
Disant que femme, en présent recevant,
Au sien donneur se donne ou bien se vend,
Je lui réponds que telle loi fut faite
Par quelque sotte amoureuse imparfaite,
Qui n'entendoit où git le fondement
De vertueux et sage entendement :
Mais je veux bien que l'on sçache ce point,
Que le désir d'estre si bien en point
Ne me sçauroit cette loy ordonner,
Qu'en prenant d'eux, je leur doive donner ;
J'entends du bien dont je dois estre avare,
Qui tant en moy est excellent et rare,
Que si donné je l'avois, ou vendu,
Il ne me peut jamais estre rendu.
Or cessent donc de me calomnier
Les médisans, qui ne peuvent nier
Que la vertu, s'ils la sçavent comprendre,
N'est offensée à donner ni à prendre.
O grands resveurs ! ils ne connoissent pas
Que la vertu me conduit pas-à-pas,
Qui est ma vieille et ma jeune compagne,
Qui, en tous lieux, en tout temps, m'accompagne,

Et que l'honneur, toujours devant mes yeux,
Va le premier, et me guide trop mieux,
Au droit chemin de bien honneste vie,
Que si j'étois de cent vieilles suivie.
Mais pensent-ils que les gardes soigneuses,
Les preschemens des vieilles ennuyeuses,
Les grosses tours, les menaces infâmes,
Puissent garder la volonté des femmes ?
La femme doit par sa seule nature
Estre gardée, et non par prison dure.
Enfermez-la quelque part que voudrez,
Il est bien vrai que le corps vous tiendrez ;
Mais son esprit en liberté vivra,
Et malgré vous son naturel suivra,
Lequel, s'il tend à chasteté louable,
La liberté le rend plus immuable ;
Ni plus ni moins qu'un cheval, par nature,
Fort à tenir, mal aisé d'embouchure,
Quand on lui tient la bride trop sujette,
Plus veut courir, plus se lance et se jette ;
Et ne sçauriez de lui mieux vous aider,
Qu'en liberté à plein mors le guider.

Doit, pour son bien, de bonne heure viser.
C'est un grand mal un fascheux épouser,
Comme j'ai dit, filles, auparavant,
Et grand plaisir d'avoir mari sçavant,
Honneste, sage, et plein de bonne grace :
Mais s'il falloit qu'un sot de bonne race,
Riche de biens, et pauvre de sçavoir,
Me demandast et me voulust avoir,
D'avis serois que plutost on le prist,
Qu'un plus sçavant, qui n'a rien que l'esprit.
Qu'autre femme aille, au riche préférant
L'honneste ami, qui va son pain quérant ;
Et puis après, il faut vivre d'amours,
Ou bien apprendre à passer les longs jours
En peine extresme et langoureuse vie.
D'un tel malheur, je n'en ai point d'envie ;
Car, étant là, plus froide je serois
Que n'est Vénus sans Bacchus et Cerès.
Quant à mari, je résous donc ce point,
De l'avoir riche, ou de n'en avoir point.

DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE.

LAISSANT la France à nulle autre seconde,
La plus fertile et fameuse du monde,
Laisant le roy mon seigneur et mon prince,
Pour son service en estrange province,
Perdant de veue et messieurs ses enfans,
Et de sa court les honneurs triumphans :

Que visiter diversitez de lieux ;
Et que n'en puis enfin que valoir mieux,
Ayant congneu mainte façon de vivre.
Ne plus ne moins que par lire maint livre,
L'on peult attaindre à parfaicte science :
Ainsi de l'œil la longue experience,
Le cours des lieux et le divers usage,
C'est ce qui rend enfin l'homme tres sage.
Avec cela que l'honneur ne s'acquiert
Que de celuy qui par peine le quiert.

Ainsi m'asseure, ainsi me reconforte,
Raison du tout; foys d'une peine forte
A resister à son dire obstinee,
Qui me demeure au cœur enracinee.
Ce n'est, amye, autre peine que celle
Que je conceu par l'ardante estincelle
De voz beaux yeux, quand l'amour que je sens
Vint occuper la force de mes sens,
Qui tellement de mon cœur se fait maistre,
Qu'autre que vostre il ne peult vouloir estre.
Car nonobstant que la mer et le vent
Portent mon corps es païs de Levant,
Le cœur pourtant que voz graces ont pointct,
Me dit tout court qu'il ne me suyva point,
Si ne permets que cinq cens fois le jour,
Il voyse faire auprès de vous sejour.
Très-voluntiers je luy donne licence :
Mais au retour il dit que mon absence
Me causera, par la longueur du temps,
Perte du bien que de vous je pretends ;

Et qu'un qui n'ha jamais en vous pensé,
 De mes labeurs sera recompensé,
 En recevant sans vous avoir servie,
 L'heureuse paye à ma foy deservie.

Voyla comment le cœur ne me dit chose,
 Où ne soit doubte et crainte froide enclose :
 Sans me sçavoir, qui plus me desconforte,
 Dire comment vostre beauté se porte.
 Que pleust à Dieu que mon corps peust aller
 Si aisément, ou par terre, ou par l'air,
 Comme vont tost mon cœur et ma pensee,
 Au lieu où fut leur peine commencee.
 Je compterois souvent au roy nouvelles;
 Souvent verrois la plus belle des belles,
 A qui pourrois de bouche à l'aise dire
 Ce que, contraint, suis en peine d'escrire.
 Car pour tromper, amye, les ennuy
 Que j'ay en cœur et les jours et les nuictz,
 Je n'ay moyen, fors escire en la carte
 Les lieux loingtains où de vous je m'escarte :
 Pour vous donner entendre le discours
 De mon voyage, allant droict où prent court
 Soleil levant, lequel par accident
 Je vois cherchant, laissant en occident
 Autre soleil, qui cestuy ci surpasse
 De vertu claire, et vive bonne grace.

S'il reste en vous encor quelque amytié,
 Veuillez donc voir cest escrit par pitié,
 Où vous verrez couchez sommairement
 Tous mes travaux, depuis le partement

Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince
Et duc de Somme, allans à leur province
Avecques eux m'embarquerent, pour cause,
Que de present vous escrire je n'ause.
Après avoir, au partir de Marseille,
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille,
Dedens noz deux galeres, bien munies
De gens de guerre, et de vivres fournies;
Au moys d'octobre, entree de l'yver,
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.
Puis en mer haulte après nous engouframes,
Et de Leon au gouffre nous entrasmes.
Vinsmes passer, sans prendre ou toucher terre,
Près la Dardeine et l'isle de Saint Pierre.
Corseque aussi à main gauche laissasmes,
Et puis d'Enfer le gouffre traversasmes;
Jusques à tant que nous veismes l'antique
Terre et país de la coste d'Afrique;
Au mesme endroit où fut la grand' Carthage
De Dido regne et fameux heritage.
Semblablement où d'Afrique la ville
Faicte aux Rommains tributaire et servile,
A Scipion donna bruit et renom,
Et d'Africain le louable surnom.
Nous costoyans doncques la Barbarie,
Passasmes pres de la Panthellerie,
Isle qui est des chrestiens habitee,
Puis Lampedouse, isle deshabitee.
Du mesme vent qui en mer nous exalte,
Sommes conduitz entre Suile et Malthe,

Où sont manans Rhodiens chevaliers
 De nostre foy colonnes et piliers,
 Depuis le temps que les Turcs leur osterent
 Rhodes par force et d'eux la conquisterent.
 Las quand je vey l'autre terre fertile,
 La tres riche isle, royaume de Sicile,
 Je ne me peuz tenir de dueil et d'ire
 Dedens mon cœur de trahison mauldire,
 Par laquelle ha tant de fois esté France
 Mise en danger et non deue souffrance.
 Saches, amye, autrefois que par guerre
 Les preux François conquirent celle terre;
 Mais trahison qui procede d'envie,
 La leur fit perdre avec leur propre vie;
 Car en un jour tous furent à mort mis
 Secretement par traistres ennemis,
 Qui font encor leurs successeurs infames
 Du dueil qu'en ont en memoire les femmes.

Suyvant propos les vents qui lors regnerent
 Mestral, ponant, tant à point nous menerent
 Par les endroictz où fut nostre entreprise,
 Qu'eusmes entree au goufre de Venise,
 Au grand danger des prochains ennemis,
 Qui leur armee à Messine avoient mis,
 Et au danger du goufre spatieux
 Souvent esmeu, bouillant et furieux;
 Mais Dieu, qui sçait les siens tousjours conduire,
 Feit que pour lors rien ne nous y peut nuire.
 Le vent est frais en poupe qui nous meine;
 La mer bonasse attrempee et sereine,

Tant que passez nous sommes sans ennuy,
Six cens mille outre en trois jours et trois nuictz,
Ayans nagé paravant dix mil mille
Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.
Adonc paroist la bossue Albanie,
L'isle de Gente et la Chassalonie,
Isles qui sont par renommee anciennes,
Et de long temps bonnes Veniciennes.
Nous les laissons six mil pres à main droite,
Et au canal où la mer est estroite,
Prenons la volte au long d'Esclavonie,
Droict à Corfou, ville forte et munie
De gens de guerre, armes et chasteau fort,
Où le grand Turc en vain fait son effort,
Huyt ou dix jours avant nostre arrivee.
Nous là venus d'une amytié privee
Dedens l'esquif envoyons gens en terre,
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre,
Que pour prendre air et rafraichissement;
Mais il est vray que nouveau pensement
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles.
Il nous fut dit que les turquesques voilles
Se retiroient droict à Constantinople,
Et le seigneur par terre à Endrenople,
Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains du prompt departement
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne;
Car nous estions, quelque chose qu'on tienne,
Là envoyez pour un effect semblable,
A tous chrestiens utile et profitable.

Où voyons cas estranges et divers ,
 Qui seroient longs d'escrire par mes vers.

Je laisse là leurs institutions ,
 Leur faulse loy , leurs superstitions ,
 Leur vestement , la façon de manger ,
 Le recueil faict par eux à l'estranger .

Je me reserve une fois le plaisir
 De vous compter les choses à loysir ;
 Suffise vous entendre pour ceste heure ,
 Qu'apres avoir faict avec eux demeure
 Huit ou dix jours , et traicté les affaires
 Au bien public de nous tous necessaires ,
 Prismes congé et resolution
 De retourner à nostre nation .

Voyans le temps favorable et propice ,
 Chascun s'appreste à faire son office .
 Forsatz aux rames , aux tymons tymonniers ,
 Proues en proue , aux canons canonniers
 Courent soudain , et mariniers aux voiles ,
 Pour du bastard construit de maintes toiles ,
 Donner aut vent , le large , et spacieux ,
 Au vent le vey souef et gracieux ,
 Que les Latins zephyrus appellerent .
 Ses doux souspirs adoncques nous coulerent
 Paisiblement par la mer Thyrrenee ,
 Où Æneas , par fortune effrenee ,
 Souffrit jadis diverse affliction ,
 Cherchant aux siens nœuve habitation .
 La mer , tranquille alors , ne nous moleste ;
 Parmy son bleu , couleur vive et celeste ,

Voyons poissons au plonge qui se jouent;
Oyseaux divers par l'air serain qui rouent;
Le ciel est cler, la terre faict silence;
Tous elements cessent leur violence,
Et chascun d'eux s'embellit tout autour,
Pour nous donner agreable retour.

O quel plaisir, amye, ce m'estoit
De voir le temps qui au beau se mettoit,
Favorisant la mienne affection
Pour tost revoir vostre perfection.
Mais cependant la fortune, ennemye
De si grand bien, n'estoit pas endormye;
Car dès le temps de ma jeunesse tendre,
Elle souloit à me nuyre pretendre,
Et pour plustost à ses fins arriver,
Avoit brassé mes jeunes ans priver
Du ferme espoir que moy, foible, avois mis
Aux eslevez miens parens et amys;
Faisant leur vie en guerre terminee,
Et mon attente avec eux ruinee,
Pour me garder en après de venir,
Et en ses fers esclave me tenir
Ne plus ne moins que l'orme qui surmonte
La vigne estant autour de luy, qui monte,
Par ses rameaux espars à la rengette,
Là vous contraint de demourer subjette,
Et ne permet jamais qu'elle paroisse.

Fortune aussi, par ses branches d'angoisse,
Par ses rameaux portans fruiets de douleur,
Ha tousjours mis obstacle de malheur

Faisant du nombre et des plus fors rampart,
Elle se paist de la plus foible part.

Ce temps pendant que ces choses susdictes,
Telles estoient que je les ay escriptes,
Et que mes deux mortelles ennemies,
A me guetter n'estoient point endormies;
Amour, lequel, au partir de la France,
Meu de pitié pour ma juste souffrance,
Et comme Dieu qui toutes choses voit,
La trahison de Fortune sçavoit;
Avoit promis de ne m'abandonner,
Ains en tous cas du secours me donner,
M'ayant ainsi du tout pris en sa charge,
Me conduisoit par la mer ample et large,
Si seurement qu'assez près des cruelles
Oultrepassay, sans estre apperceu d'elles;
Mais au retour, comme j'ay desja dict,
Ayans du ciel la faveur et credit,
Et sur le point que par doux soufflemens
Favorisez estions des elemens,
L'horrible mort, très infecte et puante,
Dressa sa teste, estant encor sanglante
De sang turcquesque, et voit en pleine mer
Tous noz vaisseaux, pour lesquelz escumer
Elle se plonge et nage entre deux eaux.

O combien lors de changemens nouveaux
Vindrent soudain en ce cler hemisphere!
Neptune à soy estimant vitupere
Souffrir ce monstre en son regne abondant,
Frappa trois fois les eaux de son trident,

Et commanda yssir hors la tourmente,
Pour publier son ire vehemente.
Lors Eolus voyant l'emotion
De ce grand roy, congneut l'intention,
Et va soudain ouvrir porte et caverne,
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne,
Laschant la bride à leur fureur legere,
Pour courir sus celle beste estrangere,
Près de laquelle il n'y ha poisson tel
Qui eviter puisse son dard mortel.
Soit la balaine estrange de corsage,
Comme le moindre elle meurt au passage.
Mesme daulphins fuyans l'orde et immonde,
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde;
Manifestans avoir desir d'aller
Hors de la mer, s'ilz eussent peu voler.
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent,
Eurent tel peur qu'oncque puis n'en parlerent.
Tant estoit grande, effroyable et horrible,
Qu'elle bouta en un trouble terrible,
Non point la terre, ou la mer seulement,
Mais du hault ciel le plus cler element.
Car Apollo abhorrant tel spectacle,
Devint obscur en un rien par miracle;
Et retirant en son divin manoir
Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.
Le dieu des dieux, le puissant Juppiter
Voulut aussi soudain se despiter
Contre Pluton, d'avoir laissé sortir
La fiere mort, sans point l'en advertir;

Et fait ouyr son horrible tonnerre
Jusques au fondz du centre de la terre,
Espouventant les enfers inhumains,
Lesquels il tient, comme nous, en ses mains.
D'autre costé, fortune detestable,
Qui tousjours roule ou volle comme instable,
Par mer, par terre et par l'air tracassoit,
Vapeurs de pluye et de gresle amassoit :
En nous forgeant byrrasques et cyons,
Qui est l'horreur dont plus nous soucions :
Tres estonnez de veoir à l'œil piteux
Contraires vents et tourbillons hydeux,
Encontre nous faire courir fortune,
Pour nous verser dedens l'onde importune,
Dedens laquelle Atropos attendoit
Mon foible corps qui ne se defendoit,
Fors par l'esperoir eslevé vers les cieux,
Requerant ayde et temps plus gracieux.
Où est le cœur plein d'assurance forte,
Voyant ces cas qui ne se desconforte ?
Et qui n'espere en noyse tant haultaine,
Plustost la fin que la vie certaine ?
La mer qui fut pleine comme campagne,
Est jà reduite en diverse montaigne.
Jusques au ciel galeres sublimees
En un instant semblent estre abysmees,
Plus du bastard on ne fait voile à mont,
Ny de la bourde, et moins de l'artimont.
Le seul trion en carré mesuré,
Est plus au vent constant et assureé.

Dangereux est navigage de l'hoste,
Et que galere aupres d'elle s'acoste.
Chascun s'escarte à la mercy du vent,
Regnant siroc le prochain du levant ;
Lequel ayant la grand force brisee
Des autres vents, et la mer maistrisee,
Nous conduisoient vacabonds et errans,
Où sa fureur avoit gagné les rangs.
En tel tourment que chascun peult sçavoir,
Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,
Fusmes à tant que Phebus ayant faict
Son cerne rond, de nous se fut deffaict.

Lors estonnez de la nuict qui survient,
Et que tousjours la mer grosse devient,
Voyans aussi que la forte tourmente,
A chascun coup brise la palemente,
Baigne forsatz, entre de toute part,
Et qu'il n'y ha obstacle ny rampart
Qui sceust garder le tymon qui nous guide,
Que bien souvent de sa place ne vuide :
Tous mariniers commencent à crier
Misericorde, et à genoulx prier,
L'un sainte Barbe, et l'autre saint Antoine ;
L'autre faict vœu de s'aller rendre moyne
Incontinent qu'il aura repris terre :
L'un son salut recommande à saint Pierre ;
L'autre promet de donner à saint Cyre
Sa pesanteur, et quantité de cire.
Tous en effect faisoient riches les saintz,
Mais qu'à bon port peussent arriver sains.

Ce n'est pas tout, les admirations,
 Exhortemens et conjurations
 Faictes par eux contre toutes gropades,
 Qui nous donnoient soudaines astrapades,
 Tant pleines sont de folle moquerie,
 Que quand j'y pense il fault que je m'en rie.
 Combien qu'alors je n'avois, à vray dire,
 Aucun desir de chanter ne de rire;
 De peur aussi ne fus tant surmonté,
 Que tousjours n'eusse espoir en la bonté
 Du grand patron, qui en plus fort orage
 Ha tous les siens preserverez de naufrage.

Lors envers luy j'addressay mes prieres,
 Sans m'effrayer du bruit qui ne sert gueres,
 Disant : Seigneur, ton bon plaisir soit faict
 Sur moy ton serf, de peché très infect.
 Si à ce corps est venue son heure,
 Veilles au moins que l'ame point ne meure,
 Et qu'il te plaise, ô mon Dieu debonnaire,
 Me pardonner mon offense ordinaire.

Semblables motz où ma fiance touche,
 Je proferois plus de cœur que de bouche;
 Sans adherer à la clameur des gens
 Plus effrayez qu'au besoing diligens;
 Estans les uns si très loing d'esperance,
 Qu'ilz observoient la dernière apparence
 De se jetter en l'horrible deluge,
 Mettans à non leur inutil refuge.

Voilà l'estat et le piteux sejour
 Où toute nuict fusmes jusques au jour,

Que du grand vent la fureur fut passee,
Et courte joye en noz cœurs amasee;
Car si siroc au point du jour cessa,
La transmontane aussi tost se dressa,
Soufflant si fort et de telle maniere,
Qu'elle nous fait retourner en arriere,
Changeant en dueil nostre attente tarie,
De prendre terre es portz de Barbarie,
Esquelz siroc nous avoit quasi mis
En seureté de mer et d'ennemys;
Mais vent contraire à l'heure nous redouble
Plus que devant en l'esprit crainte et trouble,
Nous ramenant par les voyes hydeuses,
Ja de noz yeux congneues perilleuses.
Comme Theseus en persant les tenebres
Des bas enfers, pleins de dangers funebres,
Se trouva plus au retour estonné,
Voyant des dieux estre à luy ordonné
De repasser par les monstres iniques,
Qu'il avoit veu en ces lieux plutoniques.
Aussi nous fut la peur plus effroyable,
Renavigans par mer non navigable;
Par gouffre egal au grand gouffre d'enfer,
Qui se peult dire estage à Lucifer;
Et pis encor, car en enfer les ames
Sont seulement tourmentees aux flammes.
Mais en celle eau les ames et les corps
Sont agitez par contraires accords;
Or pense, amye, en quelz dangers se mettent,
Qui follement en là mer se commettent;

Par faute d'eau ou par trop d'abondance,
 Prochaine mort leur est en evidence ;
 Vivres faillans en lieu non secourable,
 Causent de faim la langueur miserable.
 Au feu surpris remede ne se treuve ;
 Bienheureux est qui n'en ha faict la preuve ;
 Vents violents soufflent par si grand erre
 Que bien souvent forcent investir terre,
 Des ennemys la crainte est éternelle ;
 Voilà comment, soubz attente mortelle,
 Navigateurs au peril sont soubz mis,
 De faim, soif, mer, feu, vents, terre, ennemys.

Pour retourner au propos precedent,
 Estans rengez en un tel accident,
 Et jà voyans les constrates des mers,
 Nous presentans leurs breuvages amers,
 Soudain pilotz font yssir le carnal
 Et allumer en poupe le phanal
 Pour esclarcir l'obscurité qui nuit,
 Deliberez faire force la nuit.
 Galeres lors observerent l'adresse
 Du feu luisant en la capitainnesse.
 Ayant conclud, chascun en son endroit,
 N'aller ailleurs sinon au phanal droit ;
 Mais comme on void en horrible bataille,
 Après avoir frappé d'estoc et taille,
 Et que meslez sont ensemble ennemys,
 Les uns blessez, les autres à mort mis ;
 Les bons souldars qui sont encor vivans,
 A l'œil l'enseigne ou guidon poursuivans,

Ont entrepris ne le perdre de veue ;
Et toutesfois par la grand foulle esmeue
Des combatans qui font en plein jour sourdre
Obscurité d'elation de pouldre ,
Le plus souvent demeurent separez
De l'estandart, au combat esguez.
Ainsi advint à noz foibles vaisseaux,
Mis au conflict des vagues et des eaux.
Par vents, par flotz, par constrates adverses
Furent contraintz suivre voyes diverses ,
Et ne voir plus leur flamboyante enseigne ,
Qui le chemin nagueres leur enseigne.

Adonc la mort voyant mis à l'escart
Le seul vaisseau du baron Saint-Blanquart,
Chef de l'armee où j'estois embarqué,
Qu'elle tousjours avoit bien remarqué,
Se va penser l'heure estre tout à poinct
Qu'elle pourroit parvenir à son poinct ;
Mais s'efforçant venir secrettement,
Fut de nous tous congneue appertement ;
Car les monceaux des grands vagues haultaines,
Nous donnoient bien congnoissances certaines
Que là dessoubz la mort estoit absconse ;
La froide peur sur ce poinct nous annonce
Un desespoir de salut impossible.

Ha, dy-je lors, que le monde passible
Est rempli d'heur, en qui les destinees
Ont pour l'honneur ses fins determinees !
O bienheureux qui perdirent la vie
Devant les yeux de leur prince à Pavie,

Dont le clair bruit jamais ne perira,
Tant que le nom de François florira,
Et la memoire en sera plus heureuse
Qu'onques ne fut leur peine douloureuse.
Que n'ont les dieux plustost à moy permis
D'estre desfaict par Flamans ennemys
Ou Piedmontois ? à l'heure honnestement
L'ame eust peu prendre hors du corps partement.
Mais maintenant, las ! il fault que ma gloire
Soit de peril par force de trop boire,
Et que poissons, au lieu d'hommes vaillans,
Soient de mon corps les hardis assaillans.
O dieux haultains, qu'avons-nous tant commis ?
Est-ce Juno qui nous pense ennemis,
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye ?
Helas ! il fault que la deesse croye
Que ne venons en l'Itale contre elle
Renouveler ceste antique querelle.
Nous sçavons bien que trop legerement
Fut par Pâris donné le jugement,
Et que les maux par l'offense irritez,
Que noz majeurs les avoient meritez,
Nous le sçavons ; mais aussi luy suffise
D'en avoir Troye à sang et à feu mise ;
Suffise luy du tant piteux outrage
Faict aux Troyens par si cruel naufrage,
Qu'en ce lieu propre où sommes agitez,
Deux vaisseaux pleins furent precipitez.
Veult-elle encor de ce peu nombre-cy
Paistre son cœur contre nous endurcy ?

Certes le sang d'Illion descendu
Trop amplement pour l'heure est espandu,
Pour en nous seulz estaindre l'origine.
O vous, Venus! ô deesse divine!
Qui fustes source à telle inimitié,
Vueillez nous veoir de vos yeux de pitié,
Avant du tout que soyons desconfitz.
S'il est ainsi qu'OENEAS vous fut filz,
Comme font foy les livres apparens,
Sommes-nous pas voz très povres parens?
Mais il suffit si vous faictes tant d'heurs
Nous advouer pour humbles serviteurs,
Et que pour nous employez la puissance
Qu'avez en mer où vous pristez naissance.

Ces motz à peine eu-je parachevez,
Que dessus nous nous vismes eslevez
Flambeaux ardents tout autour du cordage,
Que vieux pilotz prindrent à bon presage,
Estre affermans le vray feu sans fantosme,
Des bienheureux Damian et saint Cosme.
Autres disoient, ayans les livres leuz,
Que c'estoit feu de Castor et Pollux,
Freres gemeaux; après un bien grand trouble
Monstrans en mer heureuse clarté double;
Mais les clairs feuz qui estoient là venus,
N'estoient sinon les flambeaux de Venus,
Qui, par pitié et par compassion,
Venoit chasser ma dure passion.
Entrant en moy spirituellement
Par les conduitz de mon entendement,

La bonne dame en mon cœur arriva,
Où tout soudain esveiller elle va
Son filz Amour, qui dormoit là tout nud
Secrettement, de peur d'estre congneu.
Amour voulant d'elle le cas entendre,
Incontinent commence à son arc tendre,
Et du carquois vingt traictz esmouluz tire,
Tous bien forgez à preuve de martyre;
Sort, et s'en va tant despit qu'il se mord,
Deliberé de combatre la Mort,
Laquelle ayant sa sortie esventee,
Devant les traictz ne s'est pas presentee,
Et n'osa pas respondre à ces alarmes;
Mais s'enfuyant, luy quitta tost les armes,
Non point pour peur qu'elle avoit de mourir,
Car ce mal peult par soy seule encourir;
Mais trop craignant le martyre d'aymer,
L'estimant plus que le sien estre amer;
Et mesmement congnoissant sa nature
De tant hydeuse, et tant laide figure,
Que si d'amours elle estoit animee,
Jamais de nul ne pourroit estre aymee;
Ainsi n'ayant remede periroit,
Et de ce mal jamais ne gueriroit.
O folz mortelz! si Mort doit Amour craindre,
Laquelle peult nostre nature estaindre,
Comment au preis osons-nous en tout lieu
Si priveement accointer ce grand dieu?
Mort voyant donc son dard n'avoir puissance
A l'immortel Amour faire nuysance,

Amour ayant le tout rendu tranquille,
 S'en est r'entré au propre domicile,
 Où promis ha de loger jusque à tant,
 Qu'il paiera l'hoste, et le rendra contant,
 Si finement que nul veoir ne l'ha sceu,
 Ny au partir ou rentrer aperceu,
 Fors moy tout seul, qui graces luy rendois
 De plus de biens que je ne pretendois,
 Et par serment luy fus encor jurant,
 Que si j'estois mil annees durant
 Tousjours son serf serois maugré l'envie,
 Puis qu'au besoing m'avoit saulvé la vie.
 Nous donques tous qui fusmes presque pris,
 Passé le mal, reprismes noz espritz.
 Au port du Jon chascun se rassembla,
 Fors deux vaisseaux que le temps nous embla,
 Desquelz n'avons nouvelles ni advis,
 S'ilz sont sauvez, s'ilz sont ou mortz ou vifz.

Après avoir à Dieu rendues graces,
 Ayans repris en nous joyeuses faces,
 Chascun du temps recite un nouveau compte;
 Chascun ses peurs et fortune racompte.
 L'un recitoit comme la vague grande
 Avoit porté la galere à la bande;
 Et sans celuy qui le tymon guidoit,
 De ce grand choc le vaisseau se perdoit.
 L'autre avoir veu traverser la grosse eau
 De poupe en proue, au beau long du vaisseau.
 Un autre dit que plusieurs tourbillons
 Avoient brisez cordes et cordillons,

Qui veult entrer es fins de mer Ægee.
Là nous voyons la piteuse rengee
De vingt et deux galeres que la Mort,
En s'enfuyant, brisa dedens le port ;
Dont estonnez du cas esmerveillable,
Chascun de nous se trouve espouventable ;
Rememorant du passé accident,
Le grand peril, à l'exemple evident,
Qui en un port donne assez à congnoistre
En quel estat nous pouvions en mer estre.
Droict à Corron nous suyvons en après,
Autre lieu fort de Modon cent mil près,
Duquel les Turcs Andredore priva ;
Quand leur chesbi en Hongrie arriva ;
Mais d'iceluy ne fut pas l'empereur
Si bon gardien que subtil conquereur,
Le laissant perdre à sa faulte et grande honte,
Qui aux chrestiens non peu de perte monte.
De là au cap Metapan arrivasmes,
Où le vent frais par proue nous trouvasmes,
Dont le retour convenoit esperer ;
Mais n'ayant plage où pouvoir repaier,
Gaignons vogans sans controversité,
Faisans vertu de la necessité.
Tant que la turme, à force de tirer,
Gaigna la pointe et se vint retirer
Oultre le cap, au port de Portecaille,
Lieu où l'on prend l'annee mainte caille ;
Car là si tost ne sommes arrivez,
Que des haultz montz nous voyons derivez

Grecz à foison , descendans les vallees,
Portans barilz pleins de cailles sallees,
Ayant taxé la douzeine à un sol,
Dont maint de nous en eut le ventre saoul.
C'est aussi là où les sacres legers,
Sors et sagartz, et sacretz estrangers,
Après avoir passé la mer entiere,
Sont attrappez et pris à la panthiere.
Plus nous en fut d'iceux porté à vendre,
Que nous n'avions d'argent pour y despendre,
Combien que tant en estoit vil le preis,
Que pour l'escu aviez le sacre pris,
Qui couste quinze et par fois vingt en France.

Là sejourrans pour la trop grande oultrance
Du vent contraire, attendons que le temps
De sa faveur nous vinst rendre contens;
Lequel venu commençons à serper,
Sortir du port et à voile couper
Le fil de l'eau, dressans les esperons
De noz vaisseaux droict où nous esperons.
Bien tost passons près l'isle Cytheree,
Où fut Venus autresfois adoree,
Qui du lieu print le nom qui dure encore,
Et de son bruit celle terre decore,
Temples ayant propres aux sacrifices,
Desquelz encor restent les edifices.

Lors je m'encline en grand' humilité
Pour reverer là sa divinité;
Priant de cœur la deesse puissante,
Que tout ainsi qu'elle me fut aydante

Au trouble grand du dangereux orage,
 Elle le soit à tout le navigage,
 Et me permette, en heureuse santé,
 Revoir les lieux où je n'ay liberté
 Que d'envoyer à present mes pensees,
 Qu'elle peult rendre en heur recompensees.
 Lors me sembla que le vent renforçoit,
 Et que de mer l'onde s'adoucissoit
 Pour nous couler plus favorablement;
 Car nous perdons tost et en un moment
 L'isle susdicte, appellee en la charte
 Cypre; mais tost après nous voyons Sparte,
 Lacedemone antiquement nommee,
 Siege des roys de Grece renommee,
 Ville où regnoit ensemble double prince
 Qui commandoient à toute la province,
 Selon les loix par lignage ordonnees,
 Heureusement à ce peuple donnees,
 Leur acquerant la reputation
 De vertueuse et sage nation.

De vous compter quelles furent les loix,
 De vous compter les noms de tous les roys,
 Leurs gestes, faitz et choses memorables
 Selon le vice ou la vertu muables,
 Les stades mis et les justes distances
 De lieu en autre, et leurs appartenances,
 De vous escrire en un compte parfait
 Tous ces cas-là, je n'aurois jamais fait.

Suffise vous que recit je vous face
 De cela seul qui mon sçavoir ne passe;

Et si le tout, d'antiquité notoire,
 Je n'approprie à la fresche memoire,
 Mon esprit foible ore excuse à l'escrire,
 Qui sçait trop mieux bien aymer que bien dire.

Nous donc , suivantz la terre d'Achaïe ,
 Mesme Moree, autrement Laconie ,
 Venons surgir en l'isle de Servy,
 Isle qui n'ha pas ce nom deservy ;
 Car nul sesbi n'y ha point habité ,
 Mais bien des ratz une grand quantité
 Par les buissons, où nos chiens les chasserent,
 Et là le temps maintz mariniers passerent
 A la lueur de la lune plaisante ,
 Jusques à tant que l'aurore luisante
 Vint annoncer Phœbus prest à sortir,
 Admonestant comites de partir ,
 Desquelz chascun aux forsaires commande ,
 Mettre soudain galeres à la bande ,
 Et au dedens les esquifz retirer,
 Puis faire voile, et la voile tirer
 De Malvoysie en grec dicte autrefois
 Monembassia, c'est à dire en françois,
 Un seul acces, pour ce que leans droict
 Vous n'y entrez que par un seul endroit.
 Là fut trouvé, selon aucun auteur,
 Le premier plant de la bonne liqueur
 Qui du lieu print le nom de Malvoysie,
 Et fut porté au royaume Candie ;
 Crete lors dit, habité de cent villes,
 A Juppiter sujettes et serviles.

Sans prendre port à ce lieu fort ancien,
 Modernement rendu Venicien,
 Prenons le vent, de peur qu'il ne se change,
 Et advançons outre le cap Saint-Ange,
 Que l'on disoit jadis le promontoire
 De Malea, où toute la nuit noire
 Nous navigeons jusques au point du jour,
 Que nous entrons en un fascheux sejour
 D'un port qu'estoit appellé Porteboute,
 Où sejourna dix jours l'armee toute,
 Par un siroc qui vint à l'opposite,
 Nous contraignant faire là nostre giste,
 Jusques à tant qu'un ponant gracieux
 Rompit l'esfort du vent audacieux,
 Venant exprès pour nous lever le siege,
 Et de nager donner le privilege,
 Moderement souspirant parmy l'aer
 Pour nous conduire où desirons aller.
 Soubz sa faveur nous entrons aux campagnes
 De la mer calme, et laissons ces montaignes
 De Porteboute, esquelles fut un temple
 De Juppiter Epidaure très ample,
 Où Apollo, tout ainsi qu'en Delphos,
 Donnoit oracle et respondoit aux folz,
 Les cas futurs curieux de sçavoir,
 Dont le seul Dieu ha notice et pouvoir.

Ja commençons la terre d'Achaïe
 A delaisser et voir la Romanie,
 Oultre le gouffre à Corinthe qui va
 Respondre à l'autre à Patras qui rive ha.

Après avoir en celle terre argive
 Bien refreschi noz galeres d'eau vive,
 Du gros canon la retraicte sonnasmes,
 Et tout soudain les voiles nous donnasmes
 Aux ventz legers qui feirent escumer
 Soubs noz vaisseaux les undes de la mer,
 Joyusement en tranquillité bonne,
 Oultre nageans près du cap de Colonne,
 Cap erigé sur la mer eminent,
 A trente mil d'Athene continent,
 Auquel y ha six colonnes marbrines,
 D'antiquité et de memoire dignes,
 Estans encor d'un temple les reliques,
 Où tous les ans souloient les Argoliques
 Venir Ceres la deesse invoquer.

Près dudit cap le vent vint à manquer,
 Mer s'adoucir, augmenter la chaleur,
 Temps pour accroistre aux forsatz leur malheur,
 Qui tout soudain les rames enpongnerent,
 Et de voguer jour et nuict ne cesserent.
 O sort inique ! ô gens infortunez,
 A tel labour estans predestinez !
 Or pense , amye , icy la grand misere
 De ces forsatz condamnez en galere ;
 Mais quant et quant vueilles penser aussi
 Que plus grand est mon mal que leur soulci,
 D'autant que plus est fort et vehement
 De l'esperit que du corps le tourment ;
 Et si verrez par raison naturelle,
 Si n'estes trop endurecie et cruelle,

Que plus dure est la mienne affliction
Que n'est la leur serve condition.
Chascun d'eux est nommé serf et forsaire ,
Serf non forcé je suis, mais volontaire,
Bien que l'effort de vostre grand beauté
M'ayt asservy soubz vostre cruauté ;
La liberté d'iceux n'est asservie
Que pour un temps, la mienne pour la vie.
Ilz sont puniz pour leur grand demerite,
Je n'ay faict grande offense ny petite,
Dont peine doit estre à moy recompense,
Si trop aymer vous n'appellez offense ;
Ilz ont au moins quelque soulagement
D'avoir plusieurs egaux en leur tourment,
Nul n'est egal à moy d'amytié forte ;
Personne aussi mon mal ne reconforte ;
Les ventz legers souvent leur favorisent,
Les ventz à moy n'aydent et si me nuysent ;
Car avec eux et leur legereté
N'ha rien commun ma stable fermeté.
Les povres gens sont par serve rigueur
Liez au pied, et je le suis au cœur,
Qui est du corps trop plus noble partie.
Leur prison n'est autrement admortie
Que par l'effect de mort ou de pitié,
Quand à ce point nous partons par moytié,
Et avec eux n'ay point de conference,
Fors qu'à ce but d'une mesme esperance ;
Mais regardez lequel plus de mal sent,
Ou eux pecheurs, ou moy povre innocent,

Que Pierrebon et Villiers acheterent ,
Et dedens trois galeres apporterent ,
Dont nul n'y ha qui assureé ne soit
Contre la feim, qui ja nous menassoit.
Bien que ce fust assez peu de viande
Pour tant de gens, d'une armee si grande ,
Où fault nourrir six mille que nous sommes ,
Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes ;
Mais nous avons de gaigner esperance
De Chio l'isle, où prenons assurance
Tant d'amytié trouver en celle gent
Qu'il ne nous peust manquer pain ny argent ;
Car les Chios sont chrestiens secourables ,
Et aux François de tout temps favorables ,
Ce que congneu avons bien par exprès ,
Comme il sera declairé cy après.

 Nous donc ayans du biscuit fourniture ,
Avec du temps tranquille l'adventure ,
Du fons de l'eau les ancrs retirons ,
Sortans du port à force d'avirons.
Comites lors de leurs siflets esveillent
Forsatz captifz, à fin que mieux travaillent ,
Et ne sont pas les povres exemptez
De l'anguillade au travail tourmentez ,
Ains leur convient entendre à coups de foytz ,
Que passer vogue il leur fault plusieurs fois ,
Pour parvenir en diligence toute
Au lieu qui peult assurer nostre doubte ,
Et prevenir par paisible sejour
Le froid yver qui croist de jour en jour ,

Accompagné de vents et de tourmentes,
 Pour la galere un peu trop vehementes.
 Ainsi vogans de force à qui mieux mieux,
 Tout l'Archipel se presente à noz yeux;
 Terres de loing semblent nous approcher,
 Autres fuyr et point ne nous chercher.
 Nous descouvrons Andria la vaillante,
 Qui fut jadis de dames abondante,
 A divers jeux d'instrumens bien apprises,
 Des jeunes gens par la Grece requises,
 Donnant plaisirs non tant de leurs accords
 Que du naïf instrument de leur corps.

Puis escartans çà et là noz œillades,
 Voyons en mer les esparses Cyclades,
 Où mainte terre en un rond habitee
 De vagues est tout autour agitee :
 Isles jadis errantes et instables,
 Si croire on doit aux poëtiques fables.
 Lors je m'enquiers où est l'isle sacree
 Dicte Ortygie, à Phœbus consacree,
 Où Æneas l'oracle visita,
 Et sceut les lieux que depuis habita;
 Mais nul ne sceut par preuve de clergie
 Me dire au vray laquelle est Ortygie,
 Car comme moy tous son pleins d'ignorance.
 Puis il y ha bien grande difference
 De motz receuz en ce moderne usage
 Envers ceux là de l'antique langage.
 Noz mariniers toutesfois usitez
 Es lieux qu'ilz ont autrefois visitez,

Font seurement noz galeres aller
Sans heurter coup et sans les encaller.
Eux d'assez loin Methelin me monstrerent,
Lequel Lesbos les anciens appellerent,
Où ce bon vin croist tant delicieux,
Qu'on dit nectar et breuvage des dieux.
Paros aussi, isle ronde et jolie,
De marbre blanc abondante et polie,
Et mainte autre isle ayant nom incongnu,
Au moins depuis je ne l'ay retenu.
Finablement les vents et mariniers
Les dieux de nous guides, et tymonniers
Nous furent tant propices et aydans,
Que des perilz en la mer evidens,
Durant trois moys, en santé nous tirerent,
Et de Chio au port nous situerent.
Dedens lequel soudain qu'arrivez sommes,
Voyons à nous sortir femmes et hommes,
Non asseurez ny certains par rapport
Quelz gens pouvoient aborder à leur port;
Leur premier doubte en crainte converti,
Les ha de nous approcher diverti.
Les uns couroient aux armes necessaires,
Nous estimans venus comme adversaires,
Et s'apprestoient de bien nous recueillir,
Si nous eussions voulu les assaillir;
Autres montoient sur les murs et rampars
Pour ministrer deffence en toutes pars,
Voulans mourir tous d'un zele bellique,
Pour conserver une leur republique.

Femmes au bruit craintives et tremblantes
 Sont à chercher leurs enfans vigilantes,
 Lesquelz sans crainte à veoir se delectoient
 Noz galeres que les vents agitoient.
 Les bons viellarts de combatre exemptez,
 Se sont à peine aux eglises portez,
 Recommandans de cœur devotieux
 Leur grant foiblesse à la force des cieux.
 Une rumeur effroyable à merveilles
 Saisit de tous les cœurs et les oreilles,
 Laquelle quand nous eusmes apperceüe
 Avoir ainsi toute l'isle deceüe,
 Du gros canon par trois fois nous tirasmes;
 Et comme amys noz amys assureasmes.
 A ce salut citoyens assurez
 Ont de plus près noz vaisseaux mesurez
 Des yeux douteux, et en eux recongnu
 Les fleurs de lys, present du ciel venu,
 Dont le regard est craint et honoré
 En tous climats de ce siecle doré.
 Lors sans delay viennent nous presenter
 Tout ce qui peult gens de mer contenter;
 Port assuré, vivres, logis en terre,
 Ayde d'argent, assurance de guerre.
 Certes, s'il fault confesser verité,
 Nous eussions eu sans eux nécessité;
 Car d'amys est aux nations barbares
 Petit le nombre, et bourses y sont rares,
 Dont nous reduitz à l'extreme souffrance
 De tous les biens dont abonde la France,

Ne trouvons nul qui secourir nous voyse,
Fors les Chios, nation genevoyse,
Qui tout soudain en terre nous menerent,
Et privément par tout nous pourmenerent,
Nous faisant monstre avec offre civile
De tout le riche et plus beau de leur ville.
Le peuple en crainte au paravant espars,
Accourt vers nous joyeux de toutes pars,
Nous caressoit de cœur et de visage,
S'esbahissant d'ouïr nostre langage;
Des habitz courtz dont nous sommes couverts,
Qu'ilz trouvent tant estranges et divers,
Comme trouvons diverses leurs façons,
Et d'eux aussi nous nous esbahissons,
Non toutesfois tant de leur nouveauté,
Que de penser celle communauté
Pouvoir regner si long temps belle et riche
Parmy les Turcs, sans estre mise en friche,
Chose qui semble estre plus impossible,
Que la brebis pouvoir vivre paisible
Parmy les loups; car Turcs, d'ancienneté,
Sont pis que loups envers la chrestienté.

Or estans lors contens noz esperitz
D'avoir en mer fuy tant de perilz,
Nous trouvons tant le repos agreable,
Le changement de vivres favorable,
Tant nous est doux en terre le dormir,
Hors du tourment de branler et vomir;
Un air de terre, une douceur benigne,
Tant nous agree au pris de la marine,

Que seulement aspirer, sans le reste,
Nous nourrissoit comme manne celeste.
Qui eust veu lors toute nostre brigade
Qui paravant avoit faulte d'egade,
De Malvoysie et vin cler se remplir,
Le jour entier à bien boire accomplir,
Il eust jugé les festes honorees
Du dieu Bacchus estre là restaurees,
Tant y faisoit tout le monde grant chere,
Sans y trouver marchandises trop chere.
Dames d'honneur et de beauté douees,
De leurs maris sont aussi advouees
A caresser l'humanité françoise.
Chascun de nous, en langue genevoise,
Va deviser privéement avec elles,
Excepte moy ; car, bien qu'elles soient belles,
Laides les trouve, et leur civilité
Estre me semble une imbecilité,
Tant impossible est qu'en mon cœur je sente
Aucun plaisir où vous estes absente,
Qui me contraint absenter tous deduitz,
Et solitaire avoir mes sens reduitz
Au seul plaisir de pensee secrette.
Je vois, je viens, j'espere, je regrette,
Je considere et voy la constructure
Des bastimens de ce lieu de nature,
Du port l'entree et combien de vaisseaux
Peuvent surgir en ces tranquilles eaux.
Ores m'enquiers des statutz de la ville,
De quel tribut elle est au Turc servile ;

Qui doibt tant estre observee entre amys ,
Que la loy sainte où Dieu nous ha soubmis ;
Est ce le lieu où tu doibs laisser seule
Celle qui t'ha seul tiré de la gueule
Du Minotaure, et qui voulut instruire
Le tien recteur, et moyen de destruire
Ce monstre horrible alors qu'il s'apprestoit
Faire de toy ce que bien meritoit
Ton cœur ingrat ! ô guerdon execrable !
O femme folle en amours excusable !
Ton infortune assez donne à entendre
Que mal pour bien ne se doibt jamais rendre.
Certes, amye, au lieu que je vous dis
Je fey en moy des discours plus de dix,
Rememorant l'histoire trop enorme
De Theseus : la façon et la forme
Comment pouvoit vivre la povre dame
Dedens ceste isle, où ne demouroit ame.
Et là dessus je comprens en moy mesme
Que c'est grand perte et pitié trop extreme
De ceux qui ont fondé leur loyauté
En cœur ingrat rempli de cruauté.
Et doibt on bien, si amour le permet,
Choisir le lieu où c'est que l'on se met,
Qui est un poinct où fort je me contente,
Quoy qu'il advienne en fin de mon attente ;
Et en cela j'estime mon grand bien
D'avoir choisi, ce me semble, très-bien,
Lors que je fey de celle election
Qui de ce monde est la perfection ;

Ouvert la terre et le ciel rendu vuide
De sa triste ombre, obscurcie et humide,
J'entre dedens une barque petite,
Et me metz hors de la cité susdite.
Cent mil de mer loing de l'isle jolie,
Passer me fey ces fins de Natolie,
Minerasie, autrement appellee,
Où pour parfaire en brief temps mon allee,
Je me fournis de chevaux de louage
Pour porter moy, ma garde et mon bagage.
D'un Turc aussi, pour seureté plus grande,
Je m'accompaigne; ainsi à peu de bande
Commencement je donne aux destinees
Qui celle part m'estoient determinees.
Je perse temps, montaignes et vallees,
En costoyant près les undes sallees,
Non sans sentir la prochaine froidure
Des montz vestuz de blanche couverture.
Divers casats, bourgades et villages,
Lieux incongneuz s'offrent à noz visages;
Cameaux chargez en chemin se presentent,
Turcs viateurs congnoissent et bien sentent
Que je ne suis, à me veoir à ma mine,
Extraict de leur naturelle origine,
Et voyent bien que l'habit que je porte
Au naturel du cœur ne se rapporte.
Mon truchement en leur turquesque voix
Leur compte lors dont je viens où je vois,
Et les raisons qui m'ont meu d'entreprendre
Si long voyage en jeunesse si tendre.

Smyrne, qui est par flotz de mer touchee,
 Nous ha receuz la premiere couchee,
 Ville jadis, soubz Jesu Christ choisie,
 L'une des sept eglises de l'Asie,
 Pour l'entretien de son divin service,
 Dont saint Jean parle en son Apocalypse,
 Où maintz martyrs souffrirent mort inique,
 Comme l'on void en l'Ecclesiastique.

C'est celle aussi qui se vante estre mere
 A l'excellent premier poëte Homere,
 Hors de laquelle au matin nous partons;
 Et, chevauchans, d'elle nous escartons
 Suyvans la terre et le chemin plus droict,
 Qui sans faillir nous guide au mesme endroit
 Où du grand Turc le filz aisé demeure.
 Magnesie est appellee à ceste heure
 Une cité qu'antrefois on nomma
 Anthillios, ainsi que dict on m'ha,
 Qui sans soleil en nostre langue sonne,
 Pource qu'un mont si très hault l'environne,
 Que le soleil presque le long du jour
 Ne faict dedens ne clarté ne sejour.

Pour prendre là nostre plus droicte voye,
 Nous traversons près de l'antique Troye
 Par la duché d'Ephesos, où vivoit
 Le bon saint Paul du temps qu'il escrivoit;
 Nous descouvrons les montaignes Idees
 Où Pâris ha maintes bestes guidees,
 Lors que berger il trompa d'amour feinte
 OEnone, avant que Troye fust estainte,

Et que luy juge aux trois deesses nues
Meut le principe aux guerres survenues ;
Nous descouvrons les campagnes et champs
Où les Grecz ont donné maints coups tranchans,
Où Achilles et Hector, les plus fors,
Feirent armez, maintz belliqueux effors.
Ainsi passant parmy celle contree
Qui des Gregeois fut si mal accoustree,
Je considere, amye, les douleurs,
Les accidens, les peines et malheurs
Que peult causer un amour illicite ;
Et au rebours combien vault et profite
En cœur honneste une amytié louable,
Comme est la mienne à jamais immuable.

Suyvant propos, sultan Mostafa, filz
Du grand Seigneur, à qui le dieu gard' feis,
Nous feit donner en la ville susdite
Un saufconduit, auquel fut interdite
Deffense à ceux de son gouvernement
De nous donner empesche aucunement,
Et que tous Turcs eussent à nous deffendre
Dessus la vie, et point ne nous offendre.
Bon faisoit veoir la suyte et l'equipage
Du jeune prince, et son beau personnage,
Qui monstre bien, au visage severe,
Lequel déjà chascun craint et revere,
Qu'il pourra faire au grand presbtre rommain
Un jour du mal, si Dieu n'y met la main,
Combien que luy asseurément n'espere
D'estre empereur après la mort du pere,

Qui est un cas le plus abominable
Qui soit au monde , et le moins raisonnable ;
Car s'ilz estoient ou vingt ou trente freres ,
Celuy qui peult gagner les genisseres
Et occuper le siege imperial ,
De cœur felon , cruel et desloyal ,
Fera soudain le reste mettre à mort ,
Sans de son sang avoir aucun remort.
O loi perverse ! ô tyrannie dure ,
Quand cruauté tant execrable dure !
Que la grand faim de regner sur l'or cher
N'ha point d'horreur de devorer sa cher !

Quatorze jours du lieu de Magnesie
Nous chevauchons par la mineure Asie ,
Tant qu'arrivons à la grande cité ;
Mais si voulez que vous soit recité
Du traictement , de la façon de vivre
Qu'il nous failloit , durant la voye suyvre ,
Vous jugerez que de France opulente
Nul ne congnoist la richesse excellente ,
Les grands thresors , les delectations ,
Qui n'a point veu estranges nations.
Durant vingt jours , tout ainsi qu'à la guerre ,
Toujours vestu je couchois sur la terre ;
Car de trouver couches molles et belles ,
Il n'en est point en ce lieu de nouvelles.
Vivres aussi frians et savorables ,
Là nous estoient autant peu recouvrables ,
Bien que de soy le país soit fertile
Et abundant de toute chose utile ;

Mais le peuple est si povre et mechanique ,
Tant oppressé de tyrannie inique ,
Qu'il n'ha pouvoir les beaux champs cultiver,
Ny se loger à peine pour l'hyver.
Leurs maisons sont basses, à simple estage,
Où vous verrez en un mesme mesnage
Souvent le Turc et le Grec habiter,
Chascun sa loi sans contrainte imiter.
Si que j'ay veu maintes femmes grequesques
Ayans maris subjectz aux loix turquesques ;
L'un Machomet par foy reconnoissant ,
L'autre adorant Jesu Christ tout puissant,
Chose qui semble estre non moins estrange
Que veoir ensemble un dyable avec un ange.
Nous trouvons vins assez delicieux
Aux logis grecz ; car les Turcs vicieux
A boire vin si fort offenseroient,
Que par leur loy punissables seroient.
Des que l'aurore au matin se monstroit,
Chascun de nous sur son cheval montoit ;
Et sans troter, allans toujours le pas ,
Sur le mydi prenions nostre repas
Dessousz quelque arbre, où la chaleur haultaine
Ne nous nuysoit, pres de quelque fontaine.
Là repaissions, Dieu sçait comment traictez ;
Si nous avions quelques vivres portez,
Nous les mengions sans linge ne sans table,
Ny sans loger noz chevaux à l'estable.
Ainsi allans avec peine infinie ,
Oultrepassons toute la Bithynie ,

Tant qu'à present, par la divine grace,
Sommes dedens la grand cité de Thrace,
Où je veux bien, si mon sens peult suffire,
Ce que je voy m'essayer vous descrire.

Constantinople est une ville antique
De Constantin excellente fabrique,
Anciennement dicte Bysantion,
Dont maint autheur fait mainte mention,
La mieux assise et la mieux situee
Sur toute ville au monde habituee,
Faicte en triangle et limitee en trois,
Dont en deux pars la mer par ses destroitz
Va tout au tour, le tiers est terre ferme
Qui les derniers confins d'Europe ferme,
Auquel costé y ha de grans fossez
A fons de rive, et deux murs bien pressez,
Au bout desquelz, à l'endroit du ponent,
Le vieil palais royal est eminent,
Qui sur la mer devers mydi regarde,
Où le tresor du seigneur est en garde.
Vers l'orient, tout autour de la ville,
Est le saray superbe et très utile
Pour bien defendre et l'accés empescher
A tous vaisseaux qui voudront approcher
Tout vis à vis la mer Orientale,
Se part en trois, l'une part vient egale
Se reunir dedens la mer Pontique,
Que mer Majeur autrement on explique;
Par un destroit qui les deux mers embrasse,
Nommé jadis le bosphore de Thrace.

Elle qui fut la metropolitaine
De toute Grece, eglise souveraine,
Souloit avoir, qui est merueilleux cas,
De revenu trois cens mille ducatz.
Et si souloit, comme on m'ha fait entendre,
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre,
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte,
Qu'on y entroit par cent et une porte ;
Mais maintenant les deux grandes parties
Sont en ruïne et des Turcs amorties,
Qui en ont fait bastir et dresser sus
Leurs temples beaux que j'ay dit cy dessus,
Bien que ce peu qui encores abonde
Soit des plus beaux edifices du monde.
Le cœur, qui est seul entier demouré,
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré ;
A six vingtz piedz de long et cent de large,
Hault eslevé, tout rond, à double estage,
Pavé de marbre uny, cler et glissant,
Le hault doré, en voulte flegissant,
Sur double ranc de piliers assureé,
Piliers qui sont de diaspre azuré,
Jaspe et porphyre estimez de grand somme ;
Longs et massifz de deux brassees d'homme,
Sur chascun d'eux soustenant la masquee,
Une pierre est grande et large, plaquee
De marbre gris, serpentín ou fauveau,
Pour decorer ce faix riche et nouveau,
Toutes au mur de bronze encousturees
D'antiquité et de preis honorees.

Car la verrez dix mille genissaires ,
Qui du seigneur sont gardes ordinaires ,
Assis en terre en croisant leurs genoux ,
Ne faire tant de bruit que six de nous.

De vous ouvrir les raisons necessaires
Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires ,
Comment ilz sont par la Grece levez
Des leur enfance, et de la loi privez ;
Consequemment de vous rendre raison
De tous estatz qui sont en la maison
De ce grand Turc, de son obeïssance ,
De ses tresors, de toute sa puissance ,
De son recueil trop plus grave qu'humain ,
Quand estrangers luy vont baiser la main ;
De ses deduitz, de ses garçons infames ,
De ses jardins, de ses quatre cens femmes ,
De ses statutz modernes et anciens ,
De quelles loix il gouverne les siens ,
De Machomet, de ses religions ,
De ses confins, païs et regions ,
De sa justice et de sa tyrannie ,
Il me faudroit une bible infinie.
Je m'abstiendray, pour la prolixité ,
A vous narrer celle diversité ;
Soubs un espoir que le plaisir de Dieu
Sera de brief me r'appeller au lieu
Où vous serez aise de tout sçavoir
De moy, qui plus le seray de vous veoir.
Aussi je doy quelque cas retenir
De nouveauté pour vous entretenir ,

TABLE

DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

F RANÇOIS PREMIER. — Ballade.....	Page	4
Quatrain. — Épitaphe de la fameuse Laure.....		5
Huitains; quatrains; dixains; chanson.....		6 et suiv.
Épître à mademoiselle d'Heilli, depuis duchesse d'Etampes.....		9
Chanson. En partant pour le Milanois en 1524....		24
Épitaphe de la comtesse de Chateaubriant.....		25
Huitain. — Le dixain de may.....		26
Épitaphes de la belle Laure.....		27
Dixains. — Chanson.....		28
CLÉMENT MAROT. — Épître de Maguelonne à son ami Pierre de Provence, elle étant en son hospital....		34
Ballade à madame d'Alençon, Marguerite de Valois, sœur unique du roi, pour estre couché en son estat.		38
Épigramme. De la duché d'Etampes. — Chanson pour Diane de Poitiers.....		40
Épigramme pour Diane de Poitiers. — Étrennes pour la même. — Rondeau.....		41
Ballade composée en prison, contre Ysabeau, qui fut s'amie.....		42
Épître à son ami Lyon Jamet, pour l'engager à solli- citer son élargissement.....		44
Épitaphe de madame de Chateaubriant.....		46
L'Enfer.....		47
Épigramme.....		53
A quelqu'un qui regrettoit sa jeunesse. — Épigramme. Du lieutenant criminel et de Samblançay.....		54
Chant de mai et de vertu.....		55

Le frère Lubin, ballade.....	Page 56
Épigramme. A Maurice Scève, Lyonnais.....	57
Épigramme. A Hélène de Tournon. — Réponse par la reine de Navarre.....	58
Réplique à la reine de Navarre. — Épitre au roi, pour le délivrer de prison.....	59
Épigramme. De Hélène de Tournon. — Épitaphe sur Jean l'Huillier, conseiller.....	62
Épigramme pour M. de la Rochepot, qui gagea contre la reine, que le roi coucheroit avec elle. — Épigramme.....	63
Épigrammes et chanson; ballade.....	64
Épigramme. De Cupido et de sa dame.....	67
Épigramme. D'une dame de Normandie. — Réponse de ladite dame.....	68
Épigramme; huitain; élégie.....	69
Épigramme à une dame, touchant un faux rappor- teur. — Épigramme. De oui et nenni.....	72
Chant. Sur la maladie de s'amie.....	73
Réponse par ladite dame.....	76
Épitre aux dames de Paris, qui ne vouloient prendre ses excuses en payement.....	<i>Ibid.</i>
Épigramme. A mademoiselle de la Grelicre. — Épi- gramme.....	79
Rondeau. De la jeune dame qui a vieil mari.....	80
Épigramme. A M. le grand-maitre Anne de Montmo- rency, pour estre mis en l'estat de la maison du roi.....	<i>Ibid.</i>
Complainte ou églogue de madame Loyse de Savoye, mère du roi.....	81
Épitaphe de Jean Leveau.....	87
Épitre au roi, pour avoir été dérobé.....	88
A un sien ami. — Épitre à une jeune dame, laquelle un vieillard marié vouloit épouser et décevoir... ..	92
Épigramme. Au roi de Navarre. — Épitaphe de Jean	

474 TABLE DES NOMS DES POÈTES

crifice de Polixène.....	Page 146
CLAUDE CHAPPUIS. — Passage tiré du Discours de la cour.....	156
Blason de la Main.....	157
EUSTORGE DE BEAULIEU. — Ballade.....	160
Rondeaux. — Ballade.....	161 et suiv.
CLAUDE COLLET. — Epigramme. — Dixain.....	167
VICTOR BRODEAU. — Huitain. A deux Frères mineurs.	170
Rondeau.....	<i>Ibid.</i>
LYON JAMET. — Épître à Clément Marot.....	171
Épigramme. Du frère Lubin. — Quelle doit estre une amy.....	174
Ballade sur la Vierge.....	175
GILLES D'AURIGNY. — Le Tuteur d'Amour, poème en quatre chants.....	179
ANTOINE DUMOULIN. — Chanson.....	212
BÉRANGER DE LA TOUR. — La Choreïde, ou louange du bal. Aux Dames.....	218
Épigramme. Des Antiques de Nismes, à J. Robert, juge criminel audit lieu.....	229
Épigramme. Qu'il n'est bon par trop louer sa mai- tresse.....	230
Épigramme. A mad. Tho. du Poet. sa seur d'alliance. <i>Ibid.</i>	
Épigramme. Des cheveux de Louise.....	231
Épigramme. A madame Marthe de Saint-Martin, de son dueil par la mort de sa seur.....	<i>Ibid.</i>
Épigramme. A une mesdisante.....	232
Épitaphe d'Ysabeau, quand sera morte.....	<i>Ibid.</i>
MAURICE SÈVE. — Épigrammes. — Dixain.....	235
ÉTIENNE FORCADEL. — Épitaphe.....	238
Épigrammes. — Complainte sur la mort d'un perro- quet.....	239
Épigramme. A l'auteur. — Réponse.....	242
GUILLAUME DE LA PERRIÈRE. — Emblèmes. — Consi- dération.....	244

FRANÇOIS HABERT. — Du Coq et du Renard, fable. P.	248
Du Lion, du Loup et de l'Asne, fable morale.	250
De l'Araignée, de la Guespe et de la Mouche, fable.	254
JACQUES GOHORRY. — Chant rustique.	256
Chanson. — La puissance de l'Amour.	259
Chanson d'Arlang.	261
HUGUES SALEL. — Chant poétique, auquel Cupido est tourmenté par Vénus. Imitation de la sixième idylle d'Ausone.	266
MICHEL NOSTRADAMUS. — Prophéties.	275
ANTOINE DU SAIX. — Épitaphe de feu M. le président le Viste, faite à Clery.	279
Sur la durée de la vie de l'homme.	<i>Ibid.</i>
Moralité. Que les parens doivent montrer bon exem- ple à leurs enfans.	280
LA BORDERIE. — Comment les femmes doivent envisa- ger l'Amour. Extrait de l'Amie de cour.	284
S'il est permis à une femme de recevoir des pré- sents. Extrait de l'Amie de cour.	287
Sur le choix d'un Mari, riche ou pauvre. Extrait de l'Amie de cour.	289
Discours du Voyage de Constantinople.	291
JEAN DORAT. — Chant de joie à Nostre Dame de Liesse, pour la victoire du très heureux roy Henry III; Henry, duc de Guise, chef de son armée.	353
MICHEL D'AMBOISE. — Blason de la Dent.	359
ÉTIENNE DOLET. — Au très chrestien et très puissant roy François.	364
Cantique d'Étienne Dolet, prisonnier en la concier- gerie de Paris, l'an 1546.	376
BONAVENTURE DESPERRIERS. — A Jeanne, princesse de Navarre.	383
A Jean de Tournes, imprimeur.	385
Sur une feste qu'on célèbre à Lyon.	386
A la reine de Navarre.	390

476 TABLE DES NOMS DES POÈTES, etc.

GILLES CORROZET. — Le conte du Rossignol...	Page 392
CHARLES DE SAINTE-MARTHE. — De la prudence de Clément Marot. — Sur la fontaine de Vaucluse, près laquelle jadis habita Petrarche.....	418
A madame la duchesse d'Étampes, luy recommandant son œuvre.....	419
Aux François, en recommandation du livre de Dolelet, de la maniere de traduire, punctuer et accentuer en nostre langue, avecques exhortation à tous lettrés françoys s'aymer et soubstenir l'un l'autre.....	<i>Ibid.</i>
Élégie. Du Tempé de France.....	425
CHARLES FONTAINE. — Chant sur la naissance de Jean, second fils de l'auteur.....	436
Sur les Présens. Extrait de la Contre-Amie de cour.	438
De la Richesse et de la Pauvreté dans le mariage...	439
De l'Amour.....	441
A son Rapporteur. — A madame Marguerite de France.....	443
L'argent donne de la science. — Élégie sur le trépas de René, cinquième enfant de l'auteur.....	444
THOMAS SÉBILET. — A l'Envieux. — Amour est mal assuré sans argent.....	448
Conte nouveau.....	449
NICOLAS DENISOT. — Cantique.....	454
PIERRE GROCNET. — Blason de la noble ville et cité de Paris.....	463
Autre sur le même sujet. — Rondeau contre les taverniers qui brouillent les vins.....	464
Recollection des merveilles choses et nouvelles advenues au noble royaume de France en nostre temps, depuis l'an de grace 1480.....	465